



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

48 | 2014
Usages du droit

Fabrice BENSIMON et Armelle ENDERS [dir.], *Le siècle britannique. Variations sur une suprématie globale au XIX^e siècle*

Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, 370 p. ISBN :
978-2-84050-830-4, 22 euros.

Géraldine Vaughan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4730>

DOI : 10.4000/rh19.4730

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 223-225

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Géraldine Vaughan, « Fabrice BENSIMON et Armelle ENDERS [dir.], *Le siècle britannique. Variations sur une suprématie globale au XIX^e siècle* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 48 | 2014, mis en ligne le 18 septembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4730> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4730>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Fabrice BENSIMON et Armelle ENDERS [dir.], *Le siècle britannique. Variations sur une suprématie globale au XIX^e siècle*

Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, 370 p. ISBN :
978-2-84050-830-4. 22 euros.

Géraldine Vaughan

RÉFÉRENCE

Fabrice BENSIMON et Armelle ENDERS [dir.], *Le siècle britannique. Variations sur une suprématie globale au XIX^e siècle*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, 370 p. ISBN : 978-2-84050-830-4. 22 euros.

- 1 Cet ouvrage inaugure une nouvelle ère pour la recherche historique sur l'impérialisme britannique en France. On observe là une génération d'historiens et d'historiennes qui ont à cœur de livrer au public français un regard neuf sur les principales problématiques qui animent aujourd'hui le débat sur l'étendue, le décentrement et l'imprégnation idéologique de l'empire britannique, depuis l'époque moderne jusqu'aux décolonisations. Signalons au passage que la synthèse sur *L'Empire britannique*, récemment publiée par Fabrice Bensimon, offre une excellente introduction aux principales thématiques abordées par l'historiographie anglophone sur la question¹.
- 2 *Le siècle britannique* est organisé suivant trois axes : la première partie, intitulée « Circulations impériales », invite à déplacer le regard de la métropole vers les colonies et à repenser le monde britannique comme un monde polycentrique d'échanges et de transferts culturels, techniques et pratiques. Fabrice Bensimon ouvre le bal des considérations historiques en retraçant tout en finesse l'historiographie de l'histoire

coloniale depuis la fin du XIX^e siècle. Il souligne les différences méthodologiques qui séparent les tenants de la *new imperial history* (dans le sillage des travaux de John MacKenzie) des héritiers plutôt littéraires d'Edward Saïd (p. 20). Ce panorama historiographique a l'avantage d'insister sur un pan largement oublié de l'historiographie impériale – l'existence d'un courant anti-impérial au XIX^e siècle, porté par les chartistes ou encore par des intellectuels positivistes. Deux grands ténors de l'historiographie impériale anglophone livrent ensuite leur vision du monde impérial britannique. Catherine Hall explore un champ en friches, celui des propriétaires esclavagistes (les femmes représentaient 40 % des demandeurs) qui furent indemnisés après l'abolition de l'esclavage en 1833. Catherine Hall montre combien milieux esclavagistes et abolitionnistes se fréquentaient et raconte une histoire de « l'amnésie esclavagiste » au fil de trois portraits. De son côté, John MacKenzie explore les modulations des identités coloniales au gré de la fondation de musées dans les Dominions par des membres des *middle classes*. Il montre combien les musées créés dans la *Greater Britain* n'étaient pas de simples reproductions miniatures du *British Museum* métropolitain mais porteurs au contraire d'une identité (blanche) locale. La première partie se clôt sur le chapitre de Vanessa Caru qui observe les politiques du logement social à Bombay dans les deux premières décennies du XX^e siècle. Son étude démontre à quel point il est réducteur de penser la relation métropole-colonies en termes d'exportation des modèles métropolitains.

- 3 La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée aux appropriations de l'espace, tant physiques que symboliques, s'ouvre sur une analyse des rapports entre Britanniques et Égyptiens dans la cogestion de l'espace soudanais au sein du Condominium. Anne-Claire de Gayffier-Bonneville montre la complexité de ces rapports et de quelle manière les Égyptiens furent progressivement évincés des instances décisionnelles. Explorant comment on passa des « blancs » ou vides sur la carte de l'Afrique au triomphant *Red on the map*, Isabelle Avila invite au chapitre suivant le lecteur à réfléchir sur la cartographie de l'empire et le développement de l'enseignement de la géographie. Son chapitre insiste également sur le tournant marqué par la guerre des Boers (1899-1902) qui révéla un certain nombre de carences dont des faiblesses cartographiques (p. 193). Avec la précision d'un topographe, Daniel Foliard déploie dans son chapitre sur la cartographie de l'Arabie (1849-1914) tout l'enjeu de la fabrication d'une carte « objet dont l'élaboration, loin d'être marquée par une simple binarité entre l'explorateur et l'exploré, ne pouvait se faire sans une forme de négociation » (p. 154). Opium, empire et globalisation : tel est le cocktail explosif offert dans le dernier chapitre de la deuxième partie, rédigé par Jean-François Klein. En effet, l'auteur démontre comment l'opium servit d'arme de guerres aux Britanniques désireux de pénétrer de force le marché chinois (p. 209). Ses réflexions montrent aussi l'importance grandissante des acteurs écossais dans le négoce avec l'Asie – rôle qui a récemment fait l'objet d'un ajout à la collection *Oxford History of The British Empire*².
- 4 Enfin, la troisième partie (« L'empire hors l'empire ») aborde les espaces péri-coloniaux, en proposant une redéfinition de la notion d'« empire informel » théorisée par Ronald Robinson et John Gallagher (1953). Armelle Enders contribue à étoffer la définition de l'« empire informel » en insistant sur les avantages exclusifs obtenus par le *Foreign Office* pour les sujets britanniques dans les zones d'influences lusophones (p. 266). Geneviève Verdo complète cette approche par un passage en revue de l'importance de l'influence culturelle exercée par les Britanniques dans les espaces hispanophones. Le dernier chapitre, rédigé par Anne-Laure Dupont, aborde le succès

global de l'ouvrage de l'Écossais Samuel Smiles, *Self-Help*, un condensé des valeurs victoriennes de respectabilité, de travail et d'efforts personnels.

- 5 Au cœur de cet ouvrage, on trouvera donc une approche décentrée, plurielle et globale de la réalité d'un monde britannique à son apogée territorial. Il faut saluer une entreprise si rare en langue française, mais qui témoigne de l'essor récent des thématiques impériales chez les chercheurs de l'Hexagone³.
-

NOTES

1. Fabrice Bensimon, *L'Empire britannique*, Que sais-je ?, Paris, Presses universitaires de France, 2013.

2. John MacKenzie et T. M. Devine (eds), *Scotland and the Empire*, Oxford History of the British Empire Companion Series, Oxford, Oxford University Press, 2012.

3. Citons par exemple : Christophe Charle, *La crise des sociétés impériales. Allemagne, France, Grande-Bretagne (1900-1940) : essai d'histoire sociale comparée*, Paris, Le Seuil, 2001 ; Pierre Singaravélou [dir.], *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Belin, 2008 ; Pierre Singaravélou [dir.], *Les empires coloniaux (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Le Seuil, 2013.